

Missionnaire comme témoin de la foi selon Pastores Dabo Vobis .

Regards, interrogations et perspectives sur la situation française.

Comment bien définir ce que peut et doit être un missionnaire et tenter par la même occasion de bien parler des prêtres quand on n'est pas prophète ? Et comment bien parler des prêtres quand on l'est soi-même et que vous fait défaut la distance requise pour se traiter « soi-même comme un autre 1 » ?

Le point de vue subjectif a au moins l'avantage de conforter une vérité théologique : il n'y a que des prêtres. Nul d'entre eux ne saurait incarner et accomplir à lui seul la parfaite essence du missionnaire et de l'état presbytéral. D'ailleurs, le décret *Presbyterorum Ordinis* du concile de Vatican II ne parle des prêtres qu'au pluriel, attestant ainsi qu'il n'est de prêtre que dans la singularité d'un appel et la collégialité d'une mission.

Il faut avouer cependant que « les gens » – comme aiment à dire les prêtres – préfèrent s'en tenir aux singularités individuelles plutôt qu'à la collégialité presbytérale. Chez plus d'un anticlérical, la détestation générale du clergé fait bon ménage avec les relations cordiales qu'ils se plaisent à entretenir avec l'un ou l'autre de ses membres. Le même phénomène s'observe chez les fidèles eux-mêmes qui s'honorent d'avoir des amis prêtres « pas comme les autres », qu'ils ont l'art de mettre en porte-à-faux avec l'institution dont ils sont les ministres. Toute bonne famille catholique a son ou ses prêtres de référence pour se protéger, selon les cas, du vieux clergé socialo-conciliaire qui a causé le déclin de l'Église d'Occident ou de ce jeune clergé réactionnaire qui sait sur le bout des doigts son catéchisme et ses rituels.

L'homme paradoxal

Caricature, dira-t-on avec raison. Car, lorsqu'il s'agit des prêtres ou des missionnaires, tout n'est que caricature le plus souvent. Les vieux disques reprennent du service ; aux poncifs répondent les poncifs ; les vieilles oppositions qu'on croyait dépassées poursuivent leur ravage idéologique. Fatigués d'être les otages d'une clientèle religieuse qui leur tend un miroir dans lequel ils ne se reconnaissent pas, les prêtres le sont plus encore d'être « récités d'avance », comme aurait dit Michel de Certeau, par les enquêtes sociologiques et les études journalistiques qui les traitent comme une race en voie d'extinction, une espèce que plus rien ne protège et, s'ils sont jeunes, comme une sorte d'anomalie dans la programmation du déclin.

Parlez-nous des prêtres ? Y-a-t-il encore des missionnaires aujourd'hui ? Mais comment en bien parler dans une société où ils ne sont plus qu'une matière à statistiques (évidemment toujours à la baisse !) et une étrange curiosité anthropologique (l'histoire les a rangés soit du côté des morts, non pour la patrie mais, pour rien – les martyrs , soit du côté des puissants et des usurpateurs – les colonisateurs) ?

Il est déjà loin le temps où un Miguel de Unamuno, un Georges Bernanos, un Julien Greene pouvaient faire du prêtre un personnage romanesque qui portait à l'incandescence nos questionnements métaphysiques, un aventurier de la grâce au pays de l'ombre et de la mort. Le personnage romanesque se trouve désormais réduit à la catégorie d'animal célibataire, victime à demi consentante d'une institution qui s'entête à nier le sexe et à inférioriser la femme.

Suffirait-il, pour bien parler des prêtres, pour bien définir ce que doit être un « véritable » missionnaire, de s'éloigner de toutes ces considérations conjoncturelles et de s'appliquer simplement à rappeler la doctrine désormais bien établie sur le ministère presbytéral, magistralement exposée dans les textes conciliaires et dans l'Exhortation apostolique *Pastores Dabo Vobis* de Jean-Paul II ?

Pour mémoire, voici quelques passages significatifs du chapitre deuxième traitant de La nature et la mission du sacerdoce ministériel :

« La recherche d'une connaissance exacte et profonde de la nature et de la mission du sacerdoce ministériel est donc la voie à suivre - c'est celle que le Synode a effectivement suivie - pour sortir de la crise de l'identité du prêtre. [...]

À cette fin, le Synode considère qu'il fallait rappeler, de manière synthétique, ce qui a trait aux fondements de la nature et de la mission du sacerdoce ministériel, nature et mission que la foi de l'Église a reconnues au cours de son histoire multiséculaire et que le Concile Vatican II a présentées aux hommes de notre temps. [...]

C'est à l'intérieur de l'Église comme mystère de communion trinitaire en tension missionnaire que se révèle toute identité chrétienne, et donc aussi l'identité spécifique du prêtre et de son ministère. [...]

Ainsi l'ecclésiologie de communion devient décisive pour saisir l'identité du prêtre, sa dignité propre, sa vocation et sa mission dans le Peuple de Dieu et dans le monde 2 . [...]

Ce ne serait pas un mal, évidemment, que les catholiques, qui n'en ont souvent qu'une idée approximative, fondée uniquement sur l'« usage » qu'ils font des prêtres, soient davantage enseignés sur la fonction du ministère presbytéral.

Mais, à trop vouloir répondre à la question « Qu'est-ce qu'un prêtre ? » – ou, en reprenant les mots de l'exhortation, à vouloir une « connaissance exacte », uniquement de « l'intérieur de l'Église » sans se demander, ou mieux, faire demander qui sont les prêtres 3 , on risque de tomber dans le piège des synthèses abstraites et de gommer ce qui fait du prêtre « le serviteur de l'inquiétude et l'homme du paradoxe », comme le désignait si bien Jean Sullivan, en tant qu'il se tient à la jonction de l'Évangile, de l'Église et du monde 4 .

Et il ajoutait : « ... il importe qu'il fasse passer l'épée du paradoxe au juste point et qu'il ne soit pas haï, autant qu'il est possible, pour des raisons étrangères à sa mission 5 ».

Ce « juste point » ne se situe pas dans le champ théorique des définitions et des rôles. C'est le lieu où se joue la vérité de la vie spirituelle du prêtre, l'instance la plus intime où « il respire ce qu'il est par ordination et ce qu'il fait dans sa fonction 6 ». C'est de ce lieu d'infinie solitude, de « ce point de très profonde quête de joie qui [le] constitue dans [son] devenir » que peut se donner à entendre la vérité de l'être-prêtre, le secret de la vie des prêtres-envoyés, jusque dans leur lassitude et leur tristesse – et, pour certains, leurs abandons et leurs naufrages. Car, « quoi que soient devenus ces prêtres en le voulant ou en le subissant – certainement les deux se mêlent –, un jour ils ont eu l'audace de leur offrande [...]. Prenant à bras-le-corps leurs élans et leurs pesanteurs, saisissant

dans leurs mains pulsions, espoirs, aveuglements, bonne volonté, ils ont tout jeté entre les mains de Dieu et se sont jetés eux-mêmes, plus loin que ce qu'on peut saisir de soi [...]. Quoi qu'ils soient aujourd'hui, si las ou déprimés, si fermes ou fanfarons, si fautifs même, rien ne peut effacer cet instant de gloire 7 ».

Le personnage conceptuel

Comment bien parler des prêtres ? Comment définir le missionnaire ? Pour indispensables qu'ils soient, les concepts théologiques, recherchés « pour sortir de la crise » comme le souhaite l'exhortation apostolique, ne suffiront jamais à rendre compte de la condition paradoxale et de l'écart dans lequel s'inscrit une existence sacerdotale – témoigner de la foi, c'est-à-dire être soi-même tout en étant comme un autre qui est Jésus Christ, mort et ressuscité. En revanche, on n'insistera jamais assez sur la parenté des prêtres avec un certain nombre de « personnages conceptuels », au sens qu'a donné Gilles Deleuze à cette expression 8 . Les personnages conceptuels ne sont ni des personnifications mythiques, ni des personnes historiques, ni des types psychosociaux, ni des héros romanesques à proprement parler.

Ce sont « des intercesseurs, des cristaux ou des germes de pensée 9 » . Je voudrais pouvoir compter sur leur intercession pour dégager de la gangue des vieux stéréotypes le secret de la vocation presbytérale ou missionnaire. J'en appellerais d'abord à ces créatures qu'on rencontre chez Kafka et qui se définissent comme des « assistants » (Gehilfen) . Ce sont des êtres aux allures décalées, quelque peu étranges, que Giorgio Agamben a cru reconnaître aussi dans l'oeuvre de Walter Benjamin : « Il y a quelque chose en eux, un geste inachevé, une grâce inattendue, un certain aplomb mathématique dans les jugements et dans le goût, une souplesse comme aérienne des paroles et des gestes qui attestent qu'ils appartiennent à un monde complémentaire, qui indiquent une citoyenneté perdue ou un ailleurs inviolable 10 » .

L'assistance qu'ils portent aux autres prend la forme du témoignage que par leur étrangeté même ils rendent au Règne qui vient et à la rédemption promise. À l'instar de l'« assistant », le prêtre ou le missionnaire est « l'apostrophe de ce qui est oublié » ou, plus exactement, le signe de l'inoubliable qu'il renvoie inlassablement à son Église : le Seigneur Jésus, le Vivant, le Premier-Né d'entre les morts.

Proche de l'« assistant » qui prend souvent les traits du mime, du pantin ou du petit bossu dans la littérature enfantine, il y a le personnage du clown. Si l'on est en droit de lui associer la figure du prêtre ou du missionnaire, ce n'est évidemment pas au nom d'une espièglerie qui leur serait commune. Bien au contraire, puisque « le clown est répétitif, méthodique, et joue du retour des mêmes moments, des mêmes canevas 11 » , tout comme le prêtre est, pour une part importante de son ministère et sur chaque lieu où il est envoyé, l'homme de la répétition rituelle, de la réitération sacramentelle. Le clown joue un rôle extraordinairement codé, pour mieux tourner en dérision la comédie sociale et introduire le trouble de la grâce et l'étonnement de l'enfance dans le sérieux du monde. De même le prêtre, parce qu'il est l'acteur de gestes qu'il n'a pas inventés, le héraut d'un message qu'il a reçu d'un autre, peut-il témoigner qu'on est homme par grâce, qu'on l'est moins dans la puissance que dans la faiblesse, qu'on ne le devient que par le chemin de l'enfance.

Dans son déguisement grotesque, dans la fonction qu'il revêt, le prêtre-clown se met à nu paradoxalement et dévoile ainsi la nudité de tout homme qu'enveloppe déjà « la miséricorde divine,

à laquelle il est souverainement indifférent que sa gloire apparaisse dans la beauté du monde ou se rende invisible dans sa laideur 12 ».

Ce qui pourrait aussi faire mériter aux prêtres le nom d'« idiot » – autre personnage conceptuel –, « c'est bel et bien leur solitude, leur étrangeté, leur bégaiement, et cette façon d'être l'intrus au sein des grandes communautés 13 ». Je reprends ici des formules de Pierre Senges, grand collectionneur d'idiots, de bouffons et d'ahuris, parmi lesquels il compte, outre l'Idiot de Dostoïevski, le célèbre Don Quichotte de Cervantes 14 . Les prêtres dont les combats et les prétentions apostoliques sont aussi dérisoires que le christianisme chevaleresque de Don Quichotte rendent manifeste la distance absolue qui sépare Dieu et l'homme, le Christ et l'Église. Si ridicules soient-elles aux yeux du monde, loin de les humilier, leurs actions glorifient encore la folie de l'amour de Dieu. C'est dire que le trésor que les prêtres portent ne se confondra jamais avec le vase d'argile qu'ils sont, cette poterie sans valeur dont parle saint Paul 15 , qui seule cependant donne forme sacramentelle au don de Dieu.

De l'être et du faire

« Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. », SV XI, 40.

En voulant les agréger à la compagnie des assistants, des clowns et des idiots pour les soustraire à toute emprise folklorique et leur épargner toute récupération utilitaire, je n'aurai peut-être fait qu'aggraver l'étrangeté des prêtres au point de les transformer en personnages improbables. Et en disant rien de ce qui fait leur labeur quotidien, n'aurai-je pas contribué à rendre plus évanescence encore leur fonction déjà si mal perçue et si mal comprise ? Depuis qu'ils ont perdu leur aura et leur statut social, s'est développé au sujet des prêtres un discours qui, pour théologiquement correct qu'il soit, contribue à déréaliser leur ministère. Par une sorte de surenchère sacramentaliste, ils se voient définis comme de purs signes, pour ne pas dire de simples signaux, voués à n'être que par ce qu'ils signifient, à savoir l'Église comme convocation, l'Église Corps du Christ dans laquelle ils tiennent la place du Christ-Tête, à condition de comprendre qu'« ils la tiennent vide, qu'ils la tiennent pour que, vide, elle ne soit pas oubliée, ou pour que personne ne vienne à l'occuper, pas même eux 16 ». Ce primat de la signification dans la définition du prêtre s'est encore accentué du fait de la diminution du nombre des prêtres et de l'extension des espaces paroissiaux dont ils ont la charge.

Vingt ans après le Concile, Émile Marcus écrivait : « Sans doute faudra-t-il encore beaucoup de temps pour que l'on comprenne que Vatican II n'a pas eu pour objectif de donner à choisir entre deux visages du prêtre : l'homme de l'autel et l'homme de la Parole 17 ». Force est de constater que, encore vingt ans plus tard, c'est un troisième homme qui entre en lice : l'homme de gouvernement, celui qui, au sein du presbyterium, collabore à « la charge qui incombe aux évêques de gouverner et de paître » le peuple de Dieu. Et tout se passe comme si cette charge proprement pastorale était devenue, parmi les tria munera qui définissent le rôle des prêtres, la fonction englobante et prioritaire. Le ministère presbytéral est à vivre désormais comme un ministère d'articulation au service de la communion entre les diverses communautés qui lui sont confiées, comme un ministère d'encouragement et d'éducation de la foi 18 . En conséquence, quelle place peut avoir la nouveauté ? Dans cette perspective restreinte, quelles places pour l'inventivité et de nouvelles missions dans de nouveaux déserts, vers de nouvelles frontières ? Nous, missionnaires vincentiens, devons investir dans les deux domaines : « pour la gloire de Dieu » et « pour le salut du monde ».

Et ces deux domaines restent bénéficiaires l'un de l'autre. Il ne saurait y avoir de primat de l'un sur l'autre. Monsieur Vincent nous en a fait une démonstration convaincante.

Mais ce nouveau discours officiel, quelque peu rhétorique, ne suffit pas à apaiser la crainte exprimée par beaucoup de prêtres de se voir dépossédés, non de leur pouvoir d'antan comme on le dit un peu vite, mais de ce qu'ils nomment leur « ministère de proximité ». Ils ont parfois le sentiment de devenir les gestionnaires de leur propre absence et les « signifiants » d'une communion ecclésiale qu'au demeurant ils éprouvent moins comme communion que comme contrainte organisationnelle.

Si « le fonctionnalisme n'est pas le chemin pour dire le ministère des prêtres 19 » – j'ajouterais pour dire la ou les missions –, ne l'est pas non plus le « sacramentalisme » en vogue qu'on peut évaluer au nombre d'occurrences du mot « signe » dans les discours qui lui sont consacrés. L'identité du prêtre, le témoignage du missionnaire ne se réduit ni à ce qu'il fait au nom de sa mission, ni à ce qu'il est par la grâce de l'Ordination ; elle (il) se situe dans le rapport des deux . Dans une circularité de l'être et du faire. Monsieur Vincent a commencé à comprendre cela au milieu de sa vie et l'a bien montré et expliqué dans sa maturité et sa vieillesse (relire les conférences aux missionnaires à ce sujet). Car, si l'agir donne des raisons d'être, l'être donne des raisons d'agir. L'identité du prêtre se construit et se manifeste dans la manière dont il vit ce qu'il est et ce qu'il fait. Sa condition sacramentelle et sa mission apostolique sont portées l'une et l'autre par un homme de chair et de sang, un sujet de désir engagé dans une aventure personnelle. Monsieur Vincent en est un immense témoignage. Et c'est au plus intime de ce sujet que se joue la vérité de sa participation au Sacerdoce et au ministère du Christ.

Cette unification intérieure – la sainteté de Monsieur Vincent réside là – est d'autant plus nécessaire que, dans les sacrements qu'ils président, les prêtres attestent qu'en Christ il n'y a pas de distorsion entre l'être, le dire et le faire. Sa parole de salut accomplit ce qu'elle dit. Et c'est bien dans ce qu'il a fait pour nous dans le Christ que Dieu révèle son nom trinitaire et la profondeur incommensurable de son amour.

À hauteur de visage

Dans cette perspective, quel prêtre accepterait de l'être par soustraction, n'ayant rien d'autre à faire que ce que ne font pas (encore) les laïcs, charge à lui d'organiser, d'accompagner et d'encourager ce qu'ils font ? D'autant plus que l'exercice d'un tel ministère requiert des qualités managériales et pédagogiques dont on voudrait n'avoir pas à craindre qu'elles découragent les prêtres d'aujourd'hui et désespèrent les vocations futures, en éloignant toujours davantage le métier de prêtre de ce que fut le ministère du Galiléen.

Sans être dupe de l'alibi que peut constituer la revendication de proximité pour n'avoir pas à affronter la crise actuelle, il faut prêter attention à l'inquiétude légitime que manifestent bien des prêtres de voir se perdre la saveur évangélique de leur ministère, de voir passer au second plan ce qui occupe toutes les pages des évangiles et ce qui a occupé la vie de Monsieur Vincent : la rencontre de l'autre, pauvre ou riche, ami ou adversaire, savant ou enfant, homme ou femme, bien-portant ou malade, coreligionnaire ou hérétique, dans la maison hospitalière ou en territoire étranger, sur la grand'route ou sur les rives du lac, sous le péristyle du Temple ou sur la montagne, à la table des publicains et des pécheurs ou à celle du repas pascal, à l'heure de midi ou nuitamment,

autour d'un brancard ou devant une tombe... Comment pourrait-on demander aux prêtres, aux missionnaires de signifier le Christ-Pasteur si les nécessités de la pastorale actuelle leur interdisaient ce ministère de la rencontre ?

Il serait bien sûr trop facile d'opposer un évangélisme naïf aux exigences institutionnelles auxquelles le clergé doit répondre aujourd'hui. Et, plus que jamais, il lui revient de prendre soin du corps ecclésial et d'exercer cette « fonction contre la dispersion de la multitude » que Thomas d'Aquin assignait au sacerdoce. Mais la question n'en est que plus insistante, lancinante même : comment assumer cette charge sans se condamner à n'être plus qu'un rouage institutionnel, une fonction symbolique abstraite ou un haut fonctionnaire distant ? Car – et c'est un évêque qui le dit à ses prêtres –, « on ne peut pas être prêtre en regardant simplement ses fidèles à travers la portière de sa voiture. Être prêtre demande de regarder l'autre, les yeux dans les yeux, à hauteur de visage, et d'accepter de recevoir son regard ; non pas un regard dominant, mais ce regard fraternel de la confiance et de la vérité où, enfin, on peut se parler face à face, d'homme à homme 20 »

Dominique Auduc, qui est prêtre et clown, dit de son art ce qu'il faut dire du métier de prêtre : « Ce n'est pas une technique. » Et il précise : l'Auguste est « un artiste qui se donne lui-même, avec tout ce qu'il est, un caractère, une maladresse et une habileté, un humour et une souffrance, mais aussi une voix, une démarche, un costume, un maquillage, un sourire, un regard, c'est une humanité entière qui se donne 21 ». Comment tenir cette position faible du clown quand tout vous pousse à adopter la posture de l'administrateur, fût-elle parée des plus beaux atours ecclésiologiques et spirituels ? Non pas qu'il faille attendre du prêtre qu'il cultive un quelconque romantisme de la marginalité ; mais, s'il se doit, au prix de certains renoncements et parfois d'une grande fatigue, d'être l'artisan de la communion et de la communication ecclésiales, il sait aussi qu'il reste l'homme de la contestation évangélique, celui qui au nom de Jésus force la porte des communautés chrétiennes 22 pour remettre en cause leur paresseuse et complaisante unanimité, pour les « ouvrir, d'une plaie jamais fermée, au nom du Christ, à l'accueil de l'autre 23 », à l'accueil du pauvre et de l'étranger.

Et comment lui demander d'« ouvrir l'horizon missionnaire » de l'Église locale 24, si lui-même ne vit pas « aux prises avec le questionnement de notre temps, en première ligne et à découvert... au point le plus chaud, à la croisée des chemins 25 », autrement que par procuration ? Le prêtre sait de savoir évangélique qu'il ne peut présider en vérité, au nom du Christ, à la communion ecclésiale que s'il ose la désertir en quelque sorte pour entrer en conversation avec ceux du dehors, s'il ose s'aventurer dans le grand champ du monde où œuvre l'Esprit, pour y moissonner les désirs, les espérances et les supplications dans lesquels déjà cette oeuvre s'accomplit et pour les nouer en une gerbe eucharistique. Signe vivant du Ressuscité qui convoque, rassemble et nourrit son Église, le prêtre ne l'est pas moins du disparu de Pâques, de « ce Dieu infirme et fou qui disparaît dans les pauvres de tout genre... et les porte et les soutient pour ainsi dire de son "je" mystérieux qui éclaire leur pauvreté d'un éclair d'absolu... le Dieu qui se cache en eux en leur prêtant son moi divin 26 ».

Parlez-nous des prêtres... Si, pour en parler, je me suis, par la suite, éloigné des textes officiels et si j'ai fait librement écho au sentiment de perte qu'ils éprouvent aujourd'hui quant à leur identité et à l'exercice concret de leur ministère, ce n'était pas pour ajouter ma voix au concert de la déploration et au discours du déclin. Loin de toute complaisance et de toute récrimination, je tiendrais plutôt cette épreuve de dépossession que traversent les prêtres comme une grâce qui leur est faite et qui s'inscrit dans le mystère pascal, car par elle se trouve relancée, plus radicalement qu'aux premiers jours de leur engagement, l'aventure spirituelle à laquelle le Christ les a appelés. Mort et résurrection sont le lot quotidien de l'Église comme corps entier et de chacun de ses membres.

Parlez-nous des prêtres, quel prêtre ou quel missionnaire pour aujourd'hui et demain ?... La réponse à cette demande ne peut que demeurer en suspens et bien en deçà de ce que chaque prêtre, chaque

missionnaire, s'il n'était un homme d'extrême pudeur, pourrait dire en confidence de lui-même, de ses joies et de ses tribulations, de sa foi et de ses doutes, des méandres de son aventure intérieure, de son péché et de ses conversions. Ce qui rend les prêtres si pudiques, c'est l'irréductible paradoxe qui les façonne du dedans, cette conscience qu'ils ont d'être des « serviteurs quelconques » voire « inutiles », et tout uniment d'être dans l'« impossibilité existentielle 27 » de se dérober à l'appel qu'il leur fut un jour donné d'entendre et qui continue, jusqu'aux heures de délaissement, de solliciter leur réponse : « Sur ta parole, je vais jeter les filets » (Luc 5, 5).

Tout le monde s'accorde à dire que le 'métier' de prêtre en France est en train de se modifier considérablement, qu'il s'inscrit dans un nouveau « périmètre de compétences », comme on dit dans les entreprises. Mais un tel changement ne portera pas les fruits escomptés s'il ne s'inscrit aussi dans un mouvement de renouvellement intérieur de toute l'Église, aussi radical que celui qu'elle exige de ses prêtres. Car c'est toute l'Église qui est appelée à être missionnaire, qui est appelée à vivre l'épreuve de son exil comme la grâce d'une conversion et le bonheur d'un commencement et, par là, témoigner de sa foi.

1 Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990.

2 Jean-Paul II, Exhortation Apostolique post-synodale sur la formation des prêtres dans les circonstances actuelles, *Pastores Dabo Vobis*, chapitre II, § 11, § 12, 1992.

3 « Pour les gens, qui suis-je ? », Évangile de Jésus Christ selon saint Marc 8, 27-35, T.O.B

4 Jean Sullivan, *Dieu au-delà de Dieu*, Gallimard, 1968, p. 190.

5 Ibid. p. 214-215

6 Jean Schontz, « Les dimensions de la vie spirituelle du prêtre », *Prêtres Diocésains*, janvier 1998, p. 11.

7 Albert Rouet, évêque de Poitiers, *Au plaisir de croire*, Anne Sigier, 1993, p. 159.

8 Gilles Deleuze, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, éd. de Minuit, 1991, pp. 60-81.

9 Ibid. , p. 68.

10 Giorgio Agamben, *Profanations*, éd. P. Pavot et Rivages, coll. Bibliothèque Rivages, 2005, pp.30-31.

11 Claude Jaegle, *Portrait oratoire de Gilles Deleuze aux yeux jaunes*, PUF, 2005, p. 26.

12 Hans Urs von Baltasar, *La Gloire et la Croix*, IV – Le domaine de la métaphysique. ** Les constructions, Aubier, 1982, p. 248.

13 Pierre Senges, *L'Idiot et les hommes de paroles*, coll. Archétypes, Bayard, 2005.

14 Du *Don Quichotte* de Cervantes, H.-U. von Baltasar a pu dire qu'il est « un morceau, négligé par les théologiens catholiques, d'une dogmatique insoutenable pour un catholique sans un peu d'humour », op. cit. , p. 224.

15 Saint Paul, Lettre aux Corinthiens 2, 4-7.

16 Patrick Royannais, « Spécificité de la vocation des prêtres » , Prêtres Diocésains, octobre 2000, p. 343.

17 Mgr Émile Marcus, évêque de Toulouse, Les Prêtres, Desclée, « L'héritage du Concile », 1984, p. 38.

18 Sur le sujet, on se reportera à trois documents récents : Bureau d'Études et de Recherches de la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice, « Les Prêtres diocésains, Leur ministère et leur avenir en France », Documents-Épiscopat, n° 4-5, mars 1999 ; Mgr Joseph Doré, M. Maurice Vidal pss éd., Des ministres pour l'Église, Centurion/Cerf/Fleurus-Mame, 2001 ; Mgr Albert Rouet, Éric Boone, Gisèle Bulteau, Jean-Paul Russeil, André Talbot, Un nouveau visage d'Église, Bavard, 2005.

19 Patrick Royannais, op. cit., p. 342.

20 Albert Rouet, « La seule raison d'être prêtre », Prêtres Diocésains , août-septembre 2004, p. 298.

21 Dominique Auduc, Au sourire de l'Évangile, Siloë, 2002, p. 34.

22 Albert Rouet, op. cit., p. 300.

23 Ibid., p. 301.

24 Jean-Paul Russeil, dans Un nouveau visage d'Église , p. 155.

25 Discours d'adieu de Franz Stock, in Jacques Perrier, L'Abbé Franz Stock, 1904-1948 . Heureux les doux , Cerf, 2001, p. 91.

26 Stanislas Breton, cité par M.-O. Métral dans l'hommage qu'elle lui rend dans Esprit , mai 2005, pp. 33-34.

27 Selon une formule de E. Schillebecx dans sa réflexion, Autour du célibat du prêtre , Cerf , 1967.